

## **ADOLPHE, OU « LE MARI DE... »**

### **La difficile invention d'une architecture régionale**

Dave Lüthi

Le 13 février 1896, à Arras, Marguerite Provins unit ses jours à ceux d'Adolphe Burnat, architecte suisse originaire de Vevey. Du couple, l'historiographie retiendra surtout les absences d'Adolphe liées à ses activités professionnelles et politiques, la tranquillité – voire l'ennui – de Marguerite dans la maison familiale de Vevey, l'incompatibilité de tempérament entre l'artiste française catholique et son mari issu d'une « bonne » famille vaudoise protestante, la passion de Marguerite pour un ingénieur valaisan, Paul de Kalbermatten, la séparation puis le divorce d'avec Adolphe en 1907-1908. Sans entrer dans une étude biographique de la vie du couple, qui nous échappe en grande partie, on peut nuancer cette vision troublée de la paire Burnat-Provins. Sur un point au moins, celui de la création, sa complicité intellectuelle a dû être réelle, durant un temps du moins. Cependant, lorsque l'on met en regard certains écrits de Marguerite – et tout particulièrement son célèbre article « Les Cancers » – avec quelques réalisations marquantes de son époux, plusieurs divergences apparaissent, liées sans aucun doute aux circonstances de la commande (déterminante dans le domaine architectural). L'idéal est commun, mais le moyen d'y aboutir et le résultat de l'expérience n'est pas toujours aussi proche du « dogme » que l'on peut s'y attendre. La notion de « régionalisme » est perçue de différentes manières selon que l'on est Marguerite Burnat-Provins, Adolphe Burnat, ou la clientèle d'Adolphe.

La dynastie des architectes Burnat de Vevey reste à étudier<sup>1</sup>. Elle se révélerait certainement exemplaire dans le contexte régional. Ernest Burnat (1833-1922), le père d'Adolphe, connaît une fructueuse carrière d'architecte dans la région veveysanne ; il est l'auteur de nombreux hôtels de la région (Grand-Hôtel du Lac à Vevey, Hôtel National à Montreux). Son fils (1872-1946) étudie comme il se doit l'architecture à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris. Habilement, il choisit l'un des ateliers les plus réputés de l'époque, celui de Jean-Louis Pascal (1837-1920), Grand Prix de Rome en 1866. L'enseignement de Pascal et les penchants esthétiques de l'atelier sont déterminants pour la pratique d'Adolphe Burnat : sensibilisant ses étudiants aux constructions vernaculaires, le maître

---

<sup>1</sup> Pour l'instant, voir surtout Bissegger, Paul, « Ernest Burnat et ses concours d'architecture à l'Ecole des Beaux-Arts de Paris (1855-1860) », in *Revue suisse d'art et d'archéologie*, 3, 1989, pp. 229-249. Un fonds d'archives de l'agence d'architecture se trouve aux Archives cantonales vaudoises.

forme en effet « la fine fleur du régionalisme français »<sup>2</sup> (Henri Sauvage notamment) et suisse (Edmond Fatio, Alphonse Laverrière, etc.).

En association avec Paul Nicati, Adolphe Burnat sera actif dans le domaine de la construction (à Vevey, siège social de Nestlé, 1917, et hôpital de la Providence, 1935 ; nombreuses villas et maison d'habitations, etc.) ainsi que dans la restauration de monuments historiques (à Vevey, château, hôtel de ville ; églises Saint-Martin et Sainte-Claire, églises de Corsier-sur-Vevey et de Noville). Il est d'ailleurs membre de la Commission cantonale des monuments historiques. Son activité d'architecte se ralentit vers 1910, au moment où il devient conseiller municipal (libéral, 1910-1921), puis syndic de La Tour-de-Peilz (1921-1941).

Lorsque Burnat revient en Suisse en 1896, il peut appliquer à la lettre les leçons de son maître : bien avant la France, la Confédération est à l'affût d'une architecture identitaire forte, laquelle apparaît en force après l'Exposition nationale de Genève. En effet, cette manifestation avait répondu à ce « besoin » d'un style national par la création du « Village Suisse », assemblage hétéroclite d'architecture des différents cantons et villes du pays. L'époque a ses exigences : la mode du *swiss chalet*, qui s'amorce dès les années 1850, ne contente plus guère le public et lorsque le Genevois Edmond Fatio édifie au bord du Léman des villas-chalets inspirées de l'architecture des Préalpes bernoises, la presse architecturale lui « demande un peu plus de couleur locale, car la plupart de ces villas s'inspirent plutôt du chalet suisse que de la maison de la Suisse romande »<sup>3</sup>. Dans son appel à la vigilance nationale en matière d'architecture et de protection du paysage, Burnat-Provins reproduit ce genre de supplique. Elle critique l'architecture « cosmopolite qui fleurit dans les stations d'étrangers de la Riviera, en assurant qu'on « peut tirer parti des avantages naturels d'un pays, même en vue de l'industrie hôtelière, sans devenir un peuple de valets, courbant l'échine devant le premier venu, et prêt à sacrifier tout son passé pour de l'argent »<sup>4</sup>. Il faut s'inspirer des traditions *locales*, sans renoncer pour autant à la modernité : « Puisque je veux être de cet endroit, que ma maison en soit d'abord, on la croira née à la même époque que les autres, cela ne m'empêchera pas d'y mettre l'électricité, le téléphone, le chauffage central et des bains perfectionnés ; j'ai la liberté de posséder tout le confort moderne mais pas celle d'attenter au caractère classique de ce paysage ». Et l'on doit

---

<sup>2</sup> François Loyer, *Histoire de l'architecture française. De la Révolution à nos jours*, Paris, Mengès/éditions du patrimoine, 1999, p. 232.

<sup>3</sup> *Schweizerische Bauzeitung*, 3 janvier 1903, p. 10.

<sup>4</sup> Cette citation, comme les suivantes, est extraite de l'article « Les Cancres », in *Gazette de Lausanne*, 17 mars 1905.

« au moment où l'architecture bien comprise et digne de ce nom s'applique à donner même aux simples logements des ouvriers un aspects joyeux et agréable, faire un hôtel qui ne soit pas un monstre, qui ne soit ni cubique, ni blanc cru, ni bardé de zinc, ni aggravé de décorations en ciment ; qui ne soit enfin, pour ceux qui aiment goûter un beau spectacle, ni un crève-l'œil, ni un crève-cœur ». L'architecture « académique » des grands palaces de l'époque, qui représente alors la norme, est donc rejetée vivement par Marguerite Burnat-Provins ainsi que par son mari. Le modèle parisien « cosmopolite » lasse et c'est à une autre source d'inspiration qu'il faut s'abreuver. Révolution ? Cette recherche de modèles à imiter, découlant de la tradition déjà ancienne de la *mimesis*, est pourtant caractéristique de l'éclectisme architectural de l'époque. En leur temps, Burnat et Provins ne parviennent pas à concevoir la création autrement qu'en termes de descendance, de filiation, d'inscription dans un processus chronologique, l'important étant de signaler à quelle famille on se rattache. Révolte, donc.

Au moment même où paraissent « Les Cancers », Adolphe Burnat a l'occasion de concrétiser ces exhortations esthétiques. En effet, en 1902, un Anglais résidant à Clarens, John Randell Wood, mandate le bureau de Burnat & Nicati pour la construction d'un ensemble de deux immeubles et de sept villas à donner en location à des étrangers, entre Vevey et La Tour-de-Peilz<sup>5</sup>. La construction est menée progressivement entre 1903 et 1906. Cet ensemble, dénommé « Bellaria », existe toujours, partiellement remanié<sup>6</sup>. L'occasion est rêvée : construire en Suisse pour un étranger, un ensemble résidentiel dans le goût local et destiné à des touristes. L'architecture devra satisfaire le goût supposé des habitants de la région, comme celui des voyageurs : car « [ne] nous illusionnons pas. Les étrangers, pour lesquels se commettent tant de déprédations, les jugent sévèrement et les déplorent. Ils aimeraient mieux ne pas apercevoir les hôtels à trois lieues de distance [...] » rappelle Marguerite<sup>7</sup>. Il faudra construire avec sensibilité et respect pour le paysage, tout en acceptant les données « modernes » que sont la rentabilité immobilière, le lotissement d'un terrain vierge, les typologies architecturales de l'immeuble de rapport et de la villa unifamiliale...

Malgré ces principes et toute cette (bonne) volonté, les critiques dont Fatio fait l'objet pourraient être appliquées à Bellaria. En effet, en dépit des qualités architecturales de cet ensemble – qu'il ne s'agit

---

<sup>5</sup> Perreten, Delphine, *Villas au bord du Léman. Architecture privée, La Tour-de-Peilz, 1850-1914* [mémoire de licence, Université de Lausanne, ms]. Lausanne 2000, t.2, pp. 48-60.

<sup>6</sup> La Tour-de-Peilz, route de Sully 86-92, 98, 102, 108, 116, 126 et 136.

<sup>7</sup> « Les Cancers », *op. cit.*

pas de dénier ici ! –, Burnat et Nicati ne parviennent guère à renouveler le genre de l'architecture régionaliste en vigueur depuis 1896. Si le type du chalet est écarté, les modèles choisis paraissent bien peu traditionnels : par leur plan et leur composition, les villas évoquent les exemples contemporains de Lausanne et Montreux, alors que les immeubles reprennent sans les modifier les principes habituels de distribution de ce genre de construction. En façade, les motifs utilisés évoquent bien une certaine architecture suisse traditionnelle : grandes toitures, berceaux de bois « bernois » des avant-toits, annexes ou pignons en pans de bois (« colombages ») rappelant des édifices de la Suisse orientale, pierre apparente des contreforts traités comme de vieilles murailles sans âge... mais rien de très local, de typiquement vaudois. « Puisque je veux être de cet endroit, que ma maison en soit d'abord » écrivait Marguerite ; mais sans doute est-il plus facile de construire une maison de vacances dans un alpage en s'inspirant de l'architecture vernaculaire qu'une villa pour étrangers sur la Riviera. A nos yeux, Burnat et Nicati ne suivent donc que partiellement les idées énoncées par l'écrivaine ; l'emploi d'une architecture assez stéréotypée semble les satisfaire. Mais sans aucun doute ces motifs de conventions (bois, pierre, toitures) répondent-ils aux attentes esthétiques « primitivistes » du public acquis aux questions patrimoniales, sans doute peu sensible aux subtilités permettant de différencier l'architecture « nationale » du style « régional » et surtout soucieux de son confort. La rigueur archéo-ethnologique n'est de loin pas une exigence : importe plutôt l'effet d'ensemble, l'ambiance générale, bref, au travers de l'architecture, la représentation d'un imaginaire qui peut rester flou dans sa concrétisation.

Deux autres œuvres religieuses contemporaines de Burnat permettent de constater à quel point ce vocabulaire régionaliste fonctionne comme une convention. Lors de la construction de la chapelle de l'Église libre de Begnins (1899), Burnat emploie pour la forme générale une silhouette de chalet suisse, sur laquelle il greffe une tourelle d'escalier et, au sud, des galeries de bois donnant sur le jardin qui évoquent quelque maison coloniale. Grandes avant-toits, pierres apparentes, chambranles de bois mouluré, faux colombages dans les parties hautes (sur les pignons notamment) sont autant de « tics » d'écriture déjà observés à Bellaria. L'utilisation de l'architecture régionaliste est courante pour la construction des chapelles libristes autour de 1900<sup>8</sup>, mais les caractéristiques citées plus haut appartiennent en grande partie au vocabulaire artistique de Burnat.

---

<sup>8</sup> Voir notre étude *Les chapelles de l'Église libre vaudoise. Histoire architecturale 1847-1965*, Lausanne, Bibliothèque Historique Vaudoise 118, 2000, pp. 134-168.

La chapelle de la petite station touristique des Monts-de-Corsier (1904), conçue par Adolphe pour son parent, l'ingénieur et herboriste Emile Burnat, offre une synthèse encore plus inédite d'éléments régionaux dont la plupart sont étrangers au canton de Vaud : comment expliquer cette étonnante association entre une nef inspirée de modèles de style baroque alpin, avec un porche à arcades « tessinois » et un clocher issu de l'Oberland bernois ? Comment y voir une architecture régionale, alors que l'inspiration est disparate et éloignée de centaines de kilomètres ? Entourée d'un jardin alpin vraisemblablement conçu par le parent herboriste, on serait tenté d'y déceler une résurgence des séjours idylliques de Marguerite dans les Alpes, qu'elle entreprend dès 1898. Mais aucune volonté de reproduction fidèle d'un modèle précis. Alors que l'artiste fustige les palaces « versaillais » et « romains » situés au bord du Léman, voici que son mari imagine une chapelle alpine « synthétique » perchée au-dessus du lac, sorte de poste avancé du monde alpestre qu'on devine (ou espère !) au loin, témoignage *a posteriori* de l'ancienne ruralité du site et de sa virginité perdue...

Comme Marguerite, Adolphe cherche à recréer un monde perdu, un paysage esthétique parfait, un mode de vie tenant plus de l'églogue ou de l'idylle que du quotidien de la Suisse industrielle. L'architecture est pour Adolphe le moyen de réaliser, dans le sens premier du terme, ce retour aux sources autant que la peinture a pu l'être pour Marguerite et son cercle d'amis artistes. A contrario du courant dominant, l'architecte délaisse les poncifs de l'académisme pour rejouer une partition folklorique qu'il recompose en fait de toute pièce. Pourtant, comme Marguerite dans son costume saviésan, Adolphe ne pourra jamais être un véritable « maisonneur » des temps anciens : on n'échappe pas à son temps. Si les ornements de Bellaria évoquent bien quelques édifices suisses de l'époque mythique des bannerets qu'encensait le Village Suisse de 1896, l'architecture régionaliste de Burnat demeure une interprétation libre, sans motivations archéologiques ou ethnologiques (il faudra attendre la création du parc national de Ballenberg pour cela<sup>9</sup>) et basée sur des procédés de composition académiques hérités de l'Ecole des Beaux-Arts. Dès 1910, cette architecture « d'évocation » connaît une crise certaine, qui profite à la réapparition d'une architecture néoclassique monumentale pour les édifices publics en particulier. Ils présentent bien parfois quelques motifs régionalistes, notamment les grandes toitures, mais aussi des formes issues des mouvements « modernes » (dits Art nouveau) ; l'emploi des genres n'est donc plus exclusif (colonnes et frontons voisinent dorénavant avec des toitures bernoises) et le régionalisme apparaît bien comme

---

<sup>9</sup> Dont l'une des devises est : « Chez nous, le passé est bien vivant ».

une corde de plus à l'arc des architectes éclectiques. Burnat lui-même n'échappe pas à ce revirement – il faut bien suivre les modes afin de s'assurer des commandes. Pour le siège administratif de Nestlé sur les quais de Vevey (1917), il fait usage de formes ultra-académiques très à la mode à Paris dès le début du siècle. Maçonnerie soignée de pierres de taille, toiture basse, grammaire architecturale (symétrie, harmonie des proportions) et vocabulaire décoratifs classiques témoignent de sa bonne connaissance de l'architecture de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle en France et du *revival* dont le « grand genre » français bénéficie dès 1900. Cette architecture dénotant souvent les idées conservatrices des maîtres d'ouvrages, elle est rapidement qualifiée de « style Louis XVII »<sup>10</sup>. Pour une entreprise comme Nestlé, il n'est plus possible en 1917 de prévoir un siège administratif régionaliste comme cela aurait pu être le cas 20 ans auparavant<sup>11</sup> : le renom international de l'entreprise exige une architecture « cosmopolite » au vocabulaire non plus vernaculaire, mais véhiculaire. L'enfermement idéologique qu'impliquait le régionalisme (« je suis de cet endroit » pour paraphraser Marguerite Burnat-Provins) dérange dorénavant. En outre, l'étroitesse de son champ de référence architectural ennuie le public, habitué depuis l'avènement de l'architecture éclectique au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, à un renouvellement constant des modèles et, par conséquent, à un certain effet de surprise. Alors que Marguerite Burnat-Provins délaisse peu à peu les saveurs bucoliques de Savièse au profit de celles, plus suaves, d'un Art nouveau discret, puis de figures plus tourmentées encore, Adolphe Burnat rentre dans le rang, se fait à l'idée que le « cosmopolite » convient à une majorité et que les ornements rustiques ne sont pas une solution esthétique durable. « L'œuvre infernale continue » pourrait répéter Marguerite<sup>12</sup> ; durant les années 1920, alors que Burnat emploie encore des motifs régionaux pour quelques villas et maisons familiales, l'architecture internationale déploie peu à peu sa modernité sans racines ni attaches au territoire et cela parfois aux portes même de son domaine<sup>13</sup>.

Première publication dans *Association des amis de Marguerite Burnat-Provins*, cahier 14 : *Centenaire du Heimatschutz*, 2005, pp. 59-65.

---

<sup>10</sup> A ce sujet, voir la synthèse de Françoise Hamon, « L'idéologie du néo-Gabriel, 1890-1914 », in *Jacques V Gabriel et les architectes de la façade atlantique*, Paris, Picard, 2004, pp. 269-275.

<sup>11</sup> Le siège de Peter-Cailler-Kohler à la Tour-de-Peilz (1915-1917, Charles Gunthert) démontre toutefois la pérennité du régionalisme au travers d'une façade néo-Louis XVI « bernois ».

<sup>12</sup> Comme elle le notait déjà dans « Les Cancres », in *Gazette de Lausanne*, 17 mars 1905.

<sup>13</sup> La Petite maison de Le Corbusier est édifiée en 1923-1924 à Corseaux, à l'entrée de Vevey.